

Le «trabendo» de la mémoire

Abdelkader BELBAHRI *

Quand «les paroles ne restent pas» et que le désir parental de transmettre rencontre un sociologue hors les murs...

Dans le débat actuel sur l'immigration, la question de la mémoire revient très souvent. D'aucuns seraient tentés de penser qu'il ne s'agit là que d'une simple mode. Mais il faut se demander si même s'il s'agit là d'une mode, il ne faudrait pas la prendre au sérieux, car elle ne peut pas ne pas avoir de significations. Ça et là fleurissent dans les quartiers des travaux, des groupes de réflexion sur la mémoire des habitants ou sur la mémoire des pères. Certains de ces projets sont intégrés dans des actions diverses menées dans le cadre de la politique de la ville, au nom de la sacro-sainte participation.

***«Ça fait rien
c'est un algérien
qui travaille beaucoup
et qui mange rien »***

Kateb Yacine

Mais il y a eu aussi «Mémoires d'immigrés», le beau documentaire de Yamina Benguigui qui est également une restitution de la parole des immigrés de ces pères et mères qui ont tant investi dans cette espace migratoire où ils ont mis les diverses facettes d'eux-

mêmes, celles d'ici et celles de là-bas. C'est ce qui nous permet aujourd'hui de parler de cultures immigrées, le quatrième âge, comme aurait dit le regretté Abdelmalek Sayad. C'est un de ces pères de famille qui un jour, dans un

* Enseignant-chercheur
CRESAL-CNRS, Saint-Etienne

bistrot de Saint-Etienne, m'a fait l'honneur de me confier la tâche de ce que je pourrais appeler «opérateur de mémoire».

L'écrivain privé

Essi Hamza est un quinquagénaire avancé. Il est à la préretraite et quand il ne fait pas de petits travaux de maçonnerie chez ses amis, fréquente assidûment un café du centre où se rendent quelques algériens de son âge, dont certains sont d'anciens compagnons d'usine. Cet établissement est tenue par une vieille dame stéphanoise qui les respecte. Elle les interpelle souvent et, lorsqu'elle s'adresse à eux, ses phrases commencent toujours par : «alors les chibanis !».

J'ai eu plusieurs entretiens à bâtons rompus avec essi Hamza. De temps à autre, il lance à ses copains : «bien, maintenant j'ai envie de bavarder un peu avec essi Abdelkader». Il se saisit alors de sa tasse de café et se dirige vers ma table. C'est comme cela qu'un jour il m'interroge sur la nature exacte de mon travail. Je lui répond qu'en plus de mon travail d'enseignement à l'université, j'essaie de comprendre comment vivent les chibanis comme lui. L'air étonné, il me dit qu'en ma qualité de fils du bled je connais forcément sa vie qui n'a rien d'exceptionnel. Après un moment d'hésitation, ponctué par des considérations générales sur le temps qui passe et sur la condition d'exilé, il me saisit l'avant bras, rapproche son visage du mien et dit en baissant le ton de la voix : *«Ecoute, les paroles ne restent pas. On parle, on parle, on parle, et le lendemain on dit autre chose...»*

Pendant qu'il parle, il me voit sortir un petit magnétophone de mon cartable. Il s'arrête de parler. J'ai le sentiment

de casser quelque chose, de trahir sa confiance. Pour essayer d'amender mon geste intempestif, je lui dit que le magnétophone, qui est mon outil de travail, permet justement de conserver les paroles. Je sens que j'aggrave mon cas. Mais tout de suite après je suis rassuré par la tournure malicieuse de son regard qui redouble d'intensité. Ses yeux marrons s'inondent. Il me suggère de s'enregistrer lui-même, tout seul, chez lui, à partir de questions écrites en arabe. Il m'assura que si les réponses, l'enregistrement ne me convenaient pas, il serait prêt à recommencer autant de fois si nécessaire. Intrigué, curieux de découvrir le contenu et le parcours de ce quinquagénaire silencieux mais dont les yeux expressifs révèlent une vie bien remplie, j'accepte, respectant son vœu. Sans doute ne veut-il pas se livrer à nu, en public, lui qui pourtant cherche toujours à me parler. Je lui ai remis mon appareil et, quinze jours après, nous nous sommes retrouvés chez Lucette où il m'a confié deux cassettes enregistrées. Il m'a demandé de faire la retranscription, de traduire en français tout ce qu'il a dit. Devant mon air étonné il me dit que le document qui en sortira est destiné à ses enfants à qui il n'a jamais pu raconter son histoire. A chaque fois qu'il a essayé de narrer sa vie là-bas à Sétif et son aventure migratoire entre Marseille, Lyon et Saint-Etienne, ses cinq héritiers, tous nés en France, le regardent d'un air compatissant, voire condescendant, comme s'il s'agissait d'un ancien combattant de 14-18 qui raconte ses faits de guerre.

C'est chez moi, autour d'un thé marocain, que je lui remets le précieux document, en cinq exemplaires. Il me remercie chaleureusement et nous continuons à deviser sur

l'Algérie, sur la situation politique actuelle. Au cours de la discussion je suis plus particulièrement saisi par une phrase, tombée de sa bouche, les yeux mouillés :

«Essi Abdelkader, tu n'es pas sans savoir que nous sommes tous appelés à mourir un jour. J'ai gardé mes traditions. Elles sont restées comme elles étaient. Elles ont même augmenté un petit peu là bas, au pays. Par exemple, il y avait l'Aïdel Fitr, l'Aïdel Adha, le Mouloudennabaoui...il y a la circoncision, le mariage, voilà les traditions... on les garde jusqu'à présent, on en a pourtant ajouté d'autres. Ils ont ajouté le nouvel an, Noël, et plusieurs fêtes. Moi, j'ai assisté en Algérie, j'ai vu qu'ils fêtent maintenant Noël dans les grandes villes, un peu comme ici. Il y a le chocolat, les

sucreries... Voilà les traditions et les gens y ont ajouté des choses qui sont en évolution. Le gouvernement dépense des milliards pour rien. Celui là, c'est un moudjahid (combattant), celui-ci c'est un chahid (Martyr) celui-là fils de chahid... Et tous n'ont rien fait, pas un gramme... Les vrais fils de Chahid, ils ont honte d'aller quémander au gouvernement quoi que ce soit. Vois-tu, l'Algérie est un pays riche. Mais toute sa richesse est encore sous terre. Nos dirigeants n'ont pas été capables de l'exploiter comme il faut. Eh bien, tout ce que je souhaite c'est qu'après ma mort, mon corps aille rejoindre ces trésors qui sont encore enfouis sous terre là-bas, dans le pays de mes ancêtres ».

L'identité narrative



Me vint à l'esprit que ce passage était déjà dans les cassettes retranscrites. J'ai souvent essayé de m'imaginer Essi Hamza, seul dans sa chambre devant le magnétophone en guise de miroir, réfléchissant sur sa vie et ciselant des phrases pour dessiner les contours de son existence en pensant à la réception qu'en feraient ses enfants. Son récit-monologue répond aux critères de l'identité narrative, telle qu'elle a été définie par le

philosophe Paul Ricoeur, identité à laquelle la personne accède grâce à la médiation de la fonction narrative : *«la connaissance de soi est une interprétation. L'interprétation de soi, à son tour, trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée»*.

L'imaginaire d'essi Hamza a tendance à occulter le pays d'origine dans sa dimension politique et sociale. L'histoire récente du peuple algérien est délégitimée à ses yeux. Seule reste la symbolique de la terre des ancêtres. Cette dernière est imaginée dans sa pureté et sa richesse. Le terreau est riche mais il faut le faire fructifier.

Le lecteur de ce texte sera probablement frustré de ne pas pouvoir lire le récit complet de la vie d'essi Hamza. Lui dire que moi-même, en tant que sociologue j'ai été privé du matériau discursif qui me permet de construire mon analyse théorique ne suffirait certainement pas pour le consoler. Le pacte conclu avec ce monsieur m'impose une obligation de réserve. Mais cela n'empêche pas d'amorcer une réflexion sur cette problématique même du médiateur ou de contrebandier de la mémoire. Pour ce faire, le traité sociologique est inopérant parce que le souci de la généralité et de la régularité gomme toute singularité. C'est pour cela que la fiction narrative dans la littérature ou des documentaires à la manière de Yamina Benguigui sont éminemment plus efficaces. Car la mémoire a ceci de particulier qu'elle articule le singulier et le collectif. Chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective (Maurice Halbwachs) L'urgence du "trabendisme" de la mémoire s'explique à la fois par la fin d'une période, celle de la première génération

de l'immigration, et par l'insuffisance de la transmission parents- enfants dans les communautés maghrébines. Les raisons de ce déficit sont nombreuses. La plus importante à mon avis réside dans les conditions socio-urbaines qui se sont imposées à cette immigration. Aucune des immigrations précédentes n'a été aussi ségréguée dans l'espace urbain. Il y a eu des quartiers italiens et polonais dans l'entre deux guerres, mais ces populations n'ont jamais été cantonnées aussi massivement dans des banlieues de toutes les villes françaises. De même l'origine coloniale de l'immigration algérienne a accentué la rupture culturelle entre générations, notamment au niveau linguistique. La non-maîtrise de la langue arabe ou berbère par les jeunes parasite ainsi le dialogue avec leurs parents.

Les projets développés dans le cadre de la politique de la ville sur le thème de la mémoire courent le risque d'aggraver encore plus cet appauvrissement de la transmission culturelle. Car ces actions se polarisent surtout sur la qualité d'habitants des personnes concernées aux dépens de leur histoire migratoire. De plus, il est question seulement de la mémoire des pères. Cette orientation disqualifie le rôle important des mères dans la transmission de la mémoire. Mais peut-être s'agit-il d'une simple émulation momentanée qui fait l'affaire des travailleurs sociaux et des nombreux gestionnaires des quartiers.

